



Le président iranien veut engager son pays dans une nouvelle voie

M. Khatami, qui entre en fonctions, se heurte aux conservateurs

POUR la première fois depuis l'avènement de la République islamique d'Iran, un président se proclamant franchement réformateur, l'hojatoleslam Mohamad Khatami, prend ses fonctions, lundi 4 août, après avoir largement battu le candidat des conservateurs à l'élection au suffrage universel du 23 mai. M. Khatami, qui aura reçu dimanche l'onction du Guide de la République, l'ayatollah Ali Khameneï, prêterait serment le lendemain devant le parlement. Sa candidature avait suscité un enthousiasme sans précédent des électeurs, notamment des jeunes et des femmes. Depuis, les Iraniens s'interrogent sur sa volonté et sa capacité d'agir face à des adversaires conservateurs, proches du Guide, qui contrôlent les pouvoirs législatif et judiciaire. Les mêmes interrogations se posent à propos de la politique étrangère de l'Iran, hostile au processus de paix israélo-arabe et suspectée de soutenir le terrorisme.

Lire page 2
et notre éditorial page 7



Un strict contrôle judiciaire requis pour Maurice Papon

L'ex-fonctionnaire de Vichy sera jugé en octobre

LA CHAMBRE d'accusation de la cour d'appel de Bordeaux doit examiner, mardi 5 août, la requête introduite par l'association Les Fils et filles des déportés juifs de France (FFDJF), représentée par M^e Arno Klarsfeld, visant à soumettre Maurice Papon à un contrôle judiciaire particulièrement strict. Dans ses réquisitions écrites, datées du 25 juillet, le parquet général soulève l'irrecevabilité d'une telle demande formée par une partie civile. Mais il reprend toutefois à son compte une partie de l'argumentation de M^e Klarsfeld, estimant que « eu égard à la gravité des infractions poursuivies et aux peines encourues, tout risque de soustraction de l'accusé à l'action de la justice n'est pas à exclure ».

Si la chambre d'accusation suit les observations du parquet général, M. Papon, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-six ans, pourrait se voir imposer l'obligation « de ne pas sortir du territoire métropolitain », « de remettre au greffe de la juridiction tous documents justificatifs de l'identité et notamment le

passport » et « d'informer au préalable la juridiction compétente (...) de tout déplacement au-delà des limites de la ville de Paris, en en précisant la destination et la durée ».

Ancien secrétaire général de la préfecture de la Gironde, ministre sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, M. Papon doit comparaître, à partir du 8 octobre, devant la cour d'assises sous l'accusation de « complicité de crime contre l'humanité ». L'ancien haut-fonctionnaire du régime de Vichy est accusé d'avoir apporté son concours actif, entre juin 1942 et août 1944, à la déportation de 1 560 juifs. Dénonçant un « piège » tendu à son client, le défenseur de M. Papon, M^e Jean-Marc Varaut, conteste la compétence de la chambre d'accusation pour statuer « sur de telles mesures de sûreté ». M. Papon, a-t-il déclaré vendredi 1^{er} août au Monde, « voit dans cette demande de contrôle judiciaire un signe de plus que la condamnation est déjà dite ».

Lire page 18

Sviatoslav Richter, le piano en deuil

LE 5 JUILLET dernier, Sviatoslav Richter quittait Paris, où il vivait, pour regagner sa maison de Moscou, où il voulait attendre la mort. Légende du piano, il a été emporté par une crise cardiaque le 1^{er} août. Reste une abondante discographie et le souvenir de cet homme au visage sévère qui aimait les chemins de traverse, au plus près de son public, afin de servir au mieux ses maîtres, Bach, Debussy, Prokofiev ou Chostakovitch.

Lire page 13

La mort d'un bébé à Pithiviers

La polémique renait sur les hôpitaux de proximité, après la mort d'un bébé lors du transfert d'une jeune femme enceinte de Pithiviers au centre hospitalier d'Orléans.

p. 5

Le dollar à plus de 6,28 francs

Le billet vert a continué de progresser fortement pour dépasser, vendredi 1^{er} août au soir, le niveau des 6,28 francs.

p. 9

Ruée vers l'or noir de la Caspienne

L'Azerbaïdjan et les Etats-Unis ont conclu, vendredi 1^{er} août, d'importants contrats pétroliers, d'un montant évalué à 10 milliards de dollars.

p. 4

Razzia sur les objets d'art

L'Etat philippin tente de protéger ses « galions » du pillage. Un Français, amateur d'archéologie sous-marine, a sauvé douze épaves.

p. 6

La planète rouge en bicolore

A la surprise des scientifiques, les dernières photographies de Mars envoyées par le robot Sojourner présentent « un monde bleu et rouge ».

p. 12

Blueberry

Le convoi est pris au piège et le lieutenant, assommé, est laissé pour mort. 18^e épisode de notre BD p. 17

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 \$ CAN ; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 14 KR ; Espagne, 220 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 400 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

M 0146 - 803 - 7,50 F



Quand les juges allemands s'en prennent à la langue de Goethe

COLOGNE
de notre correspondant

Les écoliers allemands pourraient continuer pendant longtemps à écrire *Känguruh* avec un « h ». Au beau milieu des vacances scolaires, l'interminable querelle sur l'adaptation de la langue de Goethe connaît, en effet, de nouveaux rebondissements. En principe, la réforme, qui préconise, entre autres, la germanisation de mots d'origine étrangère et une nouvelle ponctuation, devait entrer en vigueur en août 1998 pour être achevée en 2005 dans tous les pays germanophones. Tout semblait en bonne voie. Les écoles allemandes instruisent déjà les plus jeunes aux nouvelles règles d'usage, et les dictionnaires se sont mis à la page en sortant des éditions revues et corrigées. Peut-être un peu trop tôt.

Comme souvent en Allemagne, ce sont les juges qui ont mis le feu aux poudres. En début de semaine, deux tribunaux administratifs ont rendu des avis contradictoires après avoir été saisis par des parents d'élèves farouchement opposés à l'enseignement de la nouvelle *Orthografie* (sans le « ph » trop fran-

çais, selon les dictionnaires « modernes »). Pour le tribunal de Wiesbaden, les ministres régionaux des cultes et de l'instruction publique, initiateurs de la réforme, ont outrepassé leur pouvoir en s'en prenant à un tel sujet. Les juges de Hesse réclament le vote d'une loi encadrant la réforme au nom de la défense des droits fondamentaux des enfants et des parents. Ultime provocation, le tribunal a suspendu, contre l'avis du gouvernement régional qui entend faire appel, l'apprentissage des nouvelles règles dans les écoles du land. Mercredi 30 juillet, cet avis a été contredit par les magistrats de Weimar, en Thuringe. Le toilettage de l'allemand ne poserait aucun problème de fond, puisqu'il ne représente qu'une simplification et ne s'attaque pas au contenu des cours.

Il n'en fallait pas plus pour provoquer une levée de boucliers sur un sujet qui a déjà alimenté nombre de polémiques ces dernières années. Les tenants de la réforme songent désormais à faire intervenir la Cour constitutionnelle et dénoncent « une campagne politique menée avec des moyens juridiques ». Sceptique, l'Académie allemande des lettres

estime que la réforme doit « être gelée et repensée ». Les défenseurs de la tradition réclament le recours aux Parlements régionaux pour ancrer les changements dans la loi. En sachant que les représentants du peuple auront du mal à voter pour.

Car le projet a déclenché de vives protestations dans tout le pays. De nombreux écrivains, Günter Grass en tête, et quelques éditeurs s'y opposent aux côtés d'hommes politiques de tous bords. Une cinquantaine de députés du Bundestag sont parmi les plus virulents contestataires, et des pétitions circulent dans certains Länder pour réclamer des référendums.

Les divergences survenues entre les tribunaux régionaux fournissent des munitions aux deux camps et provoquent aussi des inquiétudes. Les maisons d'édition craignent un abandon définitif de la réforme. Elles auraient déjà adapté, à grands frais, plus de 5 000 ouvrages et menacent de réclamer des dédommagements considérables en cas de retour aux vieilles conventions.

Philippe Ricard

Lire page 18

Le retour à la case départ de l'Asie du Sud-Est

L'AVENTURE amorcée il y a deux décennies est devenue fort belle en dépit d'une brève crise cyclique au milieu des années 80. La machine s'est même emballée dans les dix années qui ont suivi : ce fut à qui remporterait la palme de la croissance, avec des taux frisant les 10 % l'an. Dans certains cas, alors que les gratte-ciel poussaient comme des champignons, le revenu *per capita* doublait tous les sept ans. Le flux de capitaux en provenance d'Occident et d'Extrême-Orient paraissait sans limite, tandis que les mondes industrialisés offraient un vaste champ aux exportations des pays d'Asie du Sud-Est, qu'on a alors commencé à qualifier de tigre, comme Singapour, de bébés tigres, comme la Malaisie et la Thaïlande, et de futurs bébés tigres, comme l'Indonésie, les Philippines et même le Vietnam. Les nouveaux pays industrialisés (les « NPI »), ou économies émergentes, sont ainsi nés dans l'euphorie.

Fait significatif, l'habillage *a posteriori* de ce succès s'est fait de valeurs asiatiques qui n'étaient jamais que des vertus – discipline, autorité ou consensus – au service des dirigeants du moment. Peu importe la confusion, l'Occident, en particulier une Europe de l'Ouest jugée sur le déclin, semblait perdre une partie de son in-

fluence au profit de sociétés qu'il avait dominées jusqu'au milieu du siècle. Ces sociétés, une fois libérées de cette tutelle, pouvaient exprimer leurs qualités et leur vitalité et sauraient ainsi trouver leur place légitime dans l'économie mondiale. Rien n'était même trop beau : la Malaisie allait construire, par exemple, les tours jumelles les plus élevées de la planète tout en s'offrant une nouvelle capitale, voire une Silicon Valley, toujours à l'ordre du jour.

Les premiers nuages se sont présentés à l'horizon voilà trois ou quatre ans. Surinvestissement dans l'immobilier, croissance trop rapide des coûts salariaux dans le secteur manufacturier, dont le centre de profit réside encore essentiellement dans la main-d'œuvre. Dès 1995, les déséquilibres y sont devenus préoccupants : creusement des déficits des balances des comptes courants et persistance de surchauffes inflationnistes. Les monnaies sont

apparues plus vulnérables. Mais la crise, déjà évidente en Thaïlande, ne semblait pas encore frapper à la porte de ses voisins.

L'orage qui a éclaté cette année – et qui est loin de se dissiper – a fait voler en éclats quelques certitudes sur cet avenir supposé radieux. Il ne s'agit pas de d'une crise monétaire et financière précipitée par quelques spéculateurs internationaux. Le flottement du baht thaïlandais, dont la valeur a chuté de plus de 20 %, n'a pas permis d'éviter, trois semaines plus tard, le recours aux potions amères du FMI. Entre-temps, il a fallu aller à la rescousse du peso philippin ou protéger la roupie indonésienne et le ringgit malaisien. Singapour, centre financier modèle, a même eu peur de se retrouver dans le cyclone. Sans attendre d'autres secousses, les premières interrogations ont fait surface.

Encore libre en 1970, l'horizon d'une vaste métropole comme Bangkok est aujourd'hui barré par des centaines de gratte-ciel, témoins d'une expansion exceptionnelle. L'envers de la médaille y est également apparent : pollution, embouteillages, dizaines de milliers de mètres carrés de bureaux et de logements inoccupés.

Jean-Claude Pomonti

Lire pages 14 et 15

Lire la suite page 7

« Guide d'arrêt » pour Superphénix

SUPERPHÉNIIX ne sera pas fermé du jour au lendemain. Le gouvernement prépare un « guide d'arrêt » de la centrale de Creys-Malville (Isère), dont le démantèlement présente une grande complexité. Il devrait être prêt en fin d'année. Les modalités de fermeture commenceront donc en 1998 et se prolongeront au moins pendant cinq ans. En attendant, Matignon s'appête à nommer une personnalité chargée de recueillir les doléances de la région ainsi que d'envisager une reconversion industrielle. Samedi 2 août, une manifestation en la mémoire de Vital Michalon, décédé il y a vingt ans lors d'une manifestation contre Superphénix, devait se dérouler autour de la centrale.

Lire page 18

Espoirs français à Athènes



JEAN GALFIONE

LES PREMIÈRES épreuves des championnats du monde d'athlétisme, qui ont lieu à Athènes, devraient permettre aux espoirs français de se distinguer en attendant les prestations des médaillés des Jeux olympiques d'Atlanta : le perchiste Jean Galfione et la sprinteuse Marie-José Pérec. La France avait obtenu trois médailles en 1995 à Göteborg, mais aucune à Stuttgart en 1993.

Lire pages 10 et 11

International.....	2	Entreprises.....	8
Abonnements.....	4	Placements/marchés	9
France.....	5	Aujourd'hui.....	10
Société.....	5	Jeux, Météorologie	12
Horizons.....	6	Culture.....	13
Carnet.....	8	Radio-Télévision.....	16

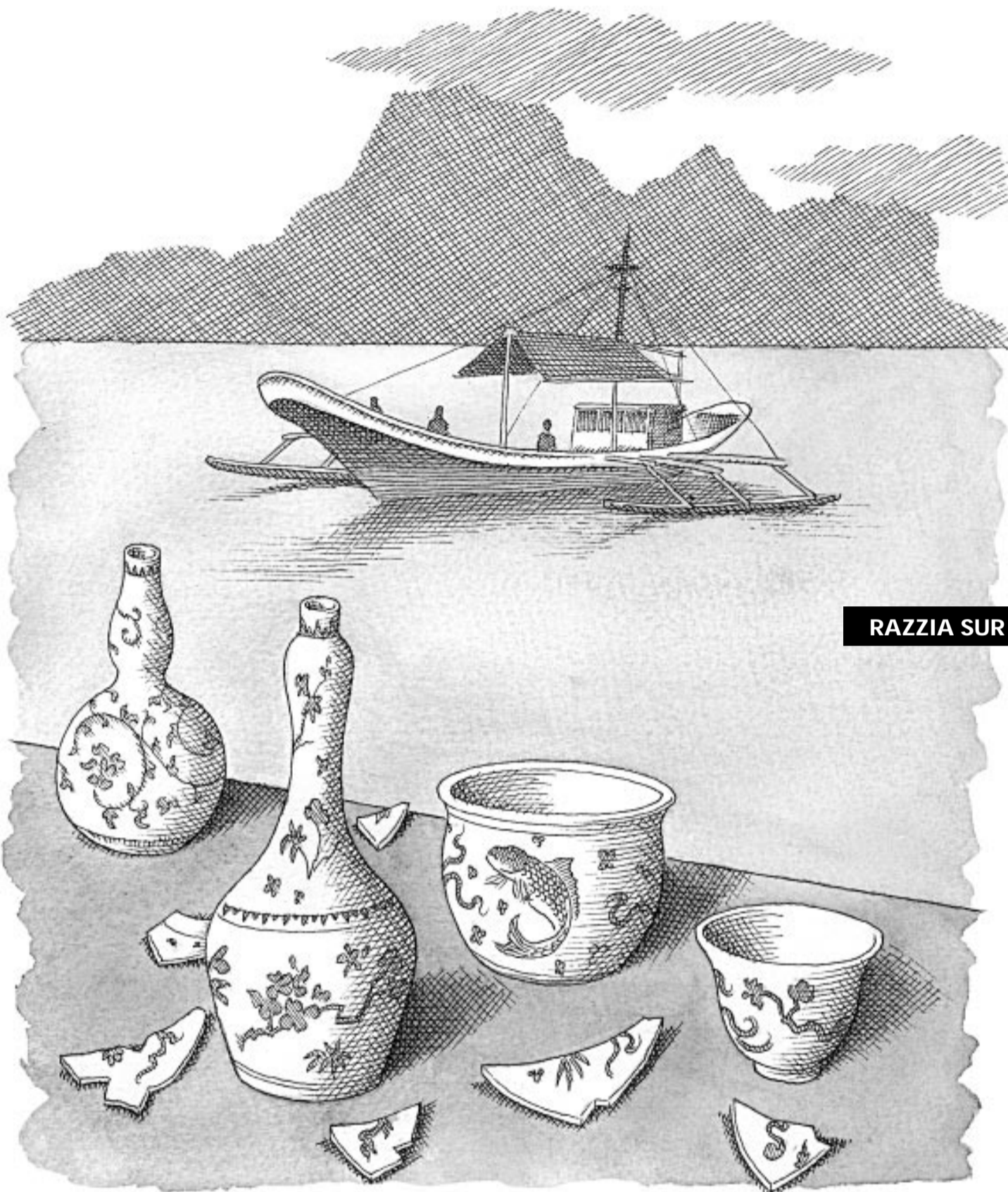
L'ÎLE de Busuanga prolonge celle de Palawan, longue arête montagneuse posée en mer de Chine, à l'ouest des Philippines. Fin avril, la région est une étuve. Une barge métallique immobilisée non loin du récif de Lena Shoal, à quelque 20 milles de la côte, ressemble à un campement de nomades de la mer. Sur cette plaque de tôle surchauffée de 50 mètres sur 15, sont installées quelques baraques de chantier – climatisées – et tout un bric-à-brac à l'abri de toiles délavées : rangées de bouteilles d'oxygène, groupe électrogène, treuil métallique, tenues de plongée, matériel de cuisine. Un peu partout s'entassent des piles de cartons et des chapelets de bouteilles en plastique. Tout le centre de la barge est occupé par des bacs où baigne une vaisselle bigarrée, souvent en morceaux, parfois encroûtée de concrétions marines. Trois hommes torse nu, dégoulinant de sueur, étiquettent stoïquement les céramiques qui barbotent.

A côté d'eux, Franck Goddio crible une grande feuille de papier millimétré de signes cabalistiques. Le découvreur du *San-Diego*, célèbre galion espagnol, objet d'une exposition à la Grande Halle de La Villette en 1994, est ici pour une opération d'urgence : sous la barge git, 50 mètres plus bas, une jonque chinoise du XV^e siècle avec ses porcelaines. Pour explorer l'épave et récupérer sa précieuse cargaison, les dix plongeurs de l'équipe rassemblée par Goddio se succèdent au fond comme des métronomes.

L'aventure a commencé en février 1997. Un pêcheur philippin, José Méranó, chassait le mérour avec son équipement habituel : une arbalète sous-marine sommaire et, pour respirer, un simple tuyau coincé entre les dents, relié à une embarcation pourvue d'un compresseur. Ses yeux sont vaguement protégés par des lunettes à monture de bois et ses pieds chaussés de palmes rudimentaires. Pour descendre plus vite, il se leste d'une grosse pierre. Comme la plupart des pêcheurs philippins, Méranó ignore, à ses risques et périls, les lois de la décompression. Le poisson est coriace, il plonge toujours. L'homme qui le suit voit un éclair luire dans l'eau sombre, près d'une sorte de tumulus de sable et de coraux. José tire sur la surface brillante et se retrouve avec une assiette de porcelaine entre les mains. Remonté à la surface, il tend sa trouvaille à l'un de ses compagnons venus comme lui de Marinduque, un petit port au sud de Manille. Les hommes qui naviguent à bord de *bancas*, ces pirogues à balanciers munies d'un petit moteur, sont très excités. Dans l'ancienne colonie espagnole, les épaves, uniformément baptisées « galions », font rêver : toutes sont censées receler de l'or. Les pêcheurs replongent donc à la recherche du métal précieux.

Quelques jours plus tard, les gardes-côtes ont vent d'une « chasse au trésor ». L'Etat philippin, gardien de ce patrimoine sous-marin, n'a guère les moyens de le protéger réellement. Aussi est-il régulièrement dévasté. Le Musée national est néanmoins alerté. Une descente est faite dans le village des pêcheurs : on y trouve un stock de 500 pièces de porcelaine. Du coup, les marins indiquent où git l'épave. Les responsables du musée lancent alors un appel à Franck Goddio, leur partenaire depuis une douzaine d'années. Le Français n'est pas aux Philippines mais son catamaran, le *Kaimiloo*, équipé d'une appareil de détection sous-marine sophistiqué, traîne justement à 50 kilomètres de là pour examiner des fonds susceptibles de receler une épave. Le voilier et son équipage, escorté d'un garde-côte, arrivent vite à Lena Shoal. Ils y découvrent une véritable flottille en flagrant délit de pillage. Sur l'un des bateaux, des hommes sont armés. La présence du garde-côte calme leur agressivité et permet aux plongeurs du *Kaimiloo* d'examiner l'épave. « C'était un véritable désastre, racontera l'un d'eux. Sur 20 à 30 mètres carrés, le sol était jonché de tessons, le tumulus était en partie éventré. »

Que s'est-il passé ? Un rapport de police détaille la chronologie des événements. La première ex-



RAZZIA SUR LES OBJETS D'ART

lourd sur la carrière de Franck. Elle commence paisiblement sous le signe de la finance internationale, lui fait parcourir le monde et gagner beaucoup d'argent. « En 1981, confie-t-il aujourd'hui, j'ai décidé, tout en gardant mon cabinet de consultant financier, de poser mon attaché-case pour me livrer à mes passions de toujours : la navigation et la recherche historique. Or l'archéologie sous-marine réunit ces deux disciplines. »

On peut dire aussi, plus simplement, qu'il est saisi par le syndrome de Rackham le Rouge, cher à Tintin et au capitaine Haddock, et qu'il trouve plus excitant d'aller choisir sa vaisselle au fond des mers plutôt que de l'acheter chez Sotheby's. En 1983, il fait ses premières armes avec Jacques Dumas, un pionnier de la plongée sous-marine, en explorant l'Orient, navire-amiral de la flotte de Bonaparte, coulé devant Aboukir en Égypte. Comme Goddio a un grand sens pratique et beaucoup de moyens, il comprend vite que la détection des épaves commande absolument leur exploration. Il fait construire un catamaran de 21 mètres, le *Kaimiloo*, qu'il dote d'un équipement très sophistiqué – un magnétomètre à résonance nucléaire – mis au point par le CEA et dont il s'assure, à prix d'or, l'exclusivité civile.

Avec de tels outils et le concours de rats de bibliothèque, dûment rémunérés pour dépouiller les monceaux d'archives maritimes où sont consignés les mouvements des bateaux, naufrages compris, le conseiller financier se lance dans l'aventure. Pas n'importe comment : « En 1985, explique Franck Goddio, j'ai créé une association, l'Institut européen d'archéologie sous-marine (IEASM), dont le but est de rechercher des épaves, de donner aux Etats la part qui leur revient de droit et de conserver pour moi la part de l'inventeur – non pour la vendre mais pour la présenter au public. Je savais qu'au début il me faudrait financer seul ce programme et faire mes preuves, avant de trouver des mécènes. Je me suis donné cinq ans pour réaliser ce programme. »

SON champ d'exploration privilégié est la mer de Chine, au large des Philippines. En 1985, il met la main sur un navire de la Compagnie des Indes anglaises, le *Royal-Captain*. Puis sur une jonque chinoise du XVI^e siècle. L'année suivante, il trouve les restes du *Griffin*, navire anglais qui avait quitté Canton en 1760. Il explore ensuite plusieurs jonques avant de tomber, en 1991, sur un galion espagnol, le *San-Diego*. Un très gros morceau qui nécessite pour la première fois le recours à un mécène – la fondation Elf. En douze ans, Franck Goddio a douze épaves à son actif, et autant de cargaisons. Cette intense activité ne l'empêche pas d'entreprendre l'exploration du port d'Alexandrie pour y détecter des monuments engloutis. Ces résultats suscitent, on s'en doute, de nombreuses jalousies, surtout chez les archéologues d'Etat, dont les moyens sont mesurés. On l'accuse d'aller trop vite, de mal fouiller, de préférer les paillettes – les cargaisons monnayables ou médiatiques – à un vrai travail de fond, patient, qui demande des connaissances mieux maîtrisées et plus de modestie.

Autant d'accusations qui irritent Goddio : « Chacune de mes fouilles a fait l'objet d'une publication scientifique, dix mois au plus tard après leur conclusion. Tous les archéologues professionnels ne peuvent en dire autant. Je ne manque jamais de m'entourer de spécialistes. Je n'ai jamais vendu un seul objet tiré de mes recherches. Ils ont toujours été présentés lors d'expositions publiques. J'en ai donné une partie à des institutions comme le Musée Guimet de Paris, le Musée naval de Madrid et bientôt au Musée de l'archéologie sous-marine qui doit s'ouvrir à Port-Louis, près de Lorient. Est-ce un mal si j'assouvis aussi une passion ? »

Roland-Pierre Paringaux et Emmanuel de Roux
Dessin : Pierre Le Tan

PROCHAIN ARTICLE
Les âmes errantes
de l'Altiplano

Le syndrome de Rackham le Rouge

7

ploration, juste après la découverte fortuite, a causé beaucoup de dégâts : tout ce qui était susceptible de contenir de l'or a été systématiquement brisé. Une petite cargaison de porcelaines a néanmoins été ramenée. Elle a fait des envieux. Une deuxième expédition a alors été organisée sous la conduite du major Lambert Peralta, chef de la police de Coron, un port de Busuanga.

Un bon millier de pièces de porcelaine remontées clandestinement ont été écoulées sur le marché de Manille. Là, un beau modèle s'y négocie (sous le manteau) autour de 20 000 pesos (environ 4 000 francs). Avec les moyens rudimentaires dont disposent les pêcheurs, le travail est difficile et surtout dangereux : au cours de la seconde expédition, un des hommes meurt noyé et deux autres restent paralysés à la suite d'accidents de décompression.

Franck Goddio se trouve donc face à une épave largement pillée. Le site n'est-il pas irrémédiablement saccagé ? Une exploration minutieuse indique qu'il doit encore rester pas mal de choses sous le tumulus. Très vite, le Français

décide de monter la campagne de recherche. Car la saison des typhons commence à la mi-mai et les pillards, qui n'ont pas désarmé, sont aux aguets. Goddio bat le rappel des plongeurs avec qui il a travaillé sur le *San-Diego*, et convainc une grosse entreprise du Liechtenstein de financer les fouilles : environ 3 millions de francs sont nécessaires. Il faut ensuite trouver une barge, l'aménager, la remorquer au large de Busuanga, la fixer au fond par quatre ancres de 1 tonne chacune, organiser des navettes. Le 3 mars, les autorités délivrent le permis de fouilles assorti du classique contrat : au Musée de Manille, les pièces uniques, exceptionnelles ou historiques ; le reste est partagé par moitié entre l'institution et le chercheur. Le 15 mars, la barge est à pied d'œuvre. Goddio et son équipe ont huit semaines devant eux. Le 7 mai, le Français lèvera l'ancre, « sauvetage » accompli.

En dépit de l'apparent désordre qui règne sur la barge, le plan de travail est strict. L'épave a été soigneusement quadrillée par des fils métalliques. Chacun des plongeurs professionnels reste au fond durant 30 à 40 minutes, deux fois

par jour. A chaque descente, il explore une bande de 20 à 30 centimètres de terrain. Le sable est évacué à l'aide de deux suceuses. Les pièces à remonter sont numérotées, placées dans des sacs de plastique puis hissées tous les soirs à bord. La position de chaque élément est reportée sur la carte millimétrée. Les objets sont alors immergés dans des bacs d'eau douce avant d'être sommairement décrits et répertoriés par les trois représentants du musée. Tous les dix jours, la cargaison triée, étiquetée, emballée, est évacuée vers Manille.

La pêche est bonne. Au total, près de 7 000 pièces sont récupérées, entières ou en morceaux. Les plus belles sont ces porcelaines bleu et blanc, de Jindezhen (province du Jiangxi), ornées d'un décor – parfois inédit comme ces éléphants volants – caractéristique du règne de l'empereur Hongzhe (1488-1505), de la dynastie Ming. Elles permettent de dater la jonque avec précision. Celle-ci – 18 mètres de long, dotée d'un double bordage soigné et d'une cale compartimentée de caissons étanches – a été construite pour la haute mer. Elle a dû partir de

Chine du Sud avec son précieux chargement de porcelaine de luxe, mais aussi de vaisselle plus ordinaire de Dehua (Fujian) et d'admirables grès vert céladon : assiettes, plats, bols, coupes. Certaines pièces de cette production étaient visiblement fabriquées pour l'exportation, comme ces plumiers de porcelaine ou ces aiguères d'un modèle persan ou turc – que l'on retrouve en nombre au Musée Topkapi d'Istanbul. Il y avait également à bord des céramiques annamites et siamoises (Sawankhalok) ainsi que des défenses d'éléphant et, dans des jarres, quantité de perles de verre, du poivre des Moluques et des noix de bétel. Sans parler d'un stock très important de lingots de fer aujourd'hui dissous en une sorte de magma compact qui emprisonne irrémédiablement une partie de la cargaison. Une analyse plus fine de la jonque permettra peut-être de déterminer son port d'attache, sa destination et les causes de son naufrage.

Car les fins de l'archéologie sous-marine ne sont pas seulement de se livrer à une belle pêche au trésor, mais de rassembler des données historiques. Pour les professionnels purs et durs, les amateurs même éclairés sont toujours suspects de se lancer dans de telles entreprises pour des raisons inavouables, donc commerciales. Qu'ils aient des alibis scientifiques ou non, ils sont pratiquement mis dans le même sac que les grands plongeurs-prédateurs basés en Floride ou au Cap. Franck Goddio, dont l'itinéraire est atypique et qui dispose de gros moyens financiers, est particulièrement visé.

Le Français avait onze ans en 1958, quand son grand-père, Eric de Bishop, navigateur mythique, disparut corps et biens dans le Pacifique avec son radeau, le *Tahiti-Nui II*. Le souvenir de ce grand-père hors du commun pèsera

L'ÉTÉ FESTIVAL

Tandis que La Roque d'Anthéron, capitale mondiale du piano, pleure la mort de l'un des siens, l'été des festivals entame sa cinquième semaine en quête d'aotüiens cultivés et curieux. Qu'ils empruntent la route du sud ou celle du retour vers le nord, ils pourraient faire une halte à Montluçon, où le Musée des musiques populaires a réuni quelques-unes des guitares les plus convoitées sur lesquelles ont joué les plus grands de la pop music. Une mise en scène savante et le droit reconnu au visiteur de jouer lui-même de l'instrument donnent à cette exposition une saveur particulière. A Paris, Quartier d'été joue la carte de la fidélité en recevant le nouveau spectacle d'Achille Tonic, réjouissant duo, ici renforcé par la présence de comédiens afin de démolir plus sûrement quelques-uns de nos contes favoris. Enfin, à Mouans-Sartoux en Provence, on peut voir ou revoir les travaux de quatre grands peintres qui ont combattu le fascisme à la fin des années 30.

LA PHOTOGRAPHIE DE GÉRARD RONDEAU

Radio-France

Dans un cloître du XIII^e siècle, deux femmes font leurs vocalises. Elles font partie du Gospel Legend qui donna un concert au prieuré de Saint-Michel-de-Grandmont (Hérault), dans le cadre du Festival de Radio-France et de Montpellier. Fin du festival le 3 août avec la Messe en si de Jean-Sébastien Bach.



La guitare électrique, reine sans partage des instruments populaires

Montluçon/Exposition. Portrait d'une quadragénaire en pleine forme, mythe bien vivant visité par le Musée des musiques populaires de Montluçon

GUITARES, GUITARISTES, BASSISTES ÉLECTRIQUES. Musée des musiques populaires, château des ducs de Bourbon, 03100 Montluçon. Tél. : 04-70-02-56-57. Tous les jours, sauf mardi, de 13 heures à 20 heures. Jusqu'à la fin décembre.

Garée au milieu de la cour du château des ducs de Bourbon de Montluçon, une vieille camionnette Citroën couverte de tags fait office de caisse d'entrée à l'exposition « Guitares, guitaristes, bassistes électriques ». Un symbole qui annonce la couleur : ici, la guitare électrique n'est pas aseptisée ni coupée de son contexte social. C'est le musée qui s'est adapté au monde des musiciens et non l'inverse.

A l'origine du projet, Sylvie Douce de la Salle, conservateur des musées nationaux, aussi à l'aise dans les locaux de la Fondation Cartier, qu'elle a longtemps

fréquentée, que dans une cave de répétition enfumée. Afin de constituer un fonds muséologique significatif, celle-ci n'a pas hésité à arpenter garages, arrières-cours et autres greniers pour dénicher l'oiseau rare, guitare de jazz des années 30 à la Django Reinhardt ou basse électrique typique des années twist, tendance Chaussettes noires ou Shadows.

Une démarche sur le terrain fructueuse et qui permet de présenter sur 400 mètres carrés plus de deux cents guitares et basses électriques, accompagnées par une soixantaine d'amplificateurs et pédales d'effets sans lesquels ces instruments sont à peu près muets. Le tout est complété par plusieurs centaines de photographies, de livres et de couvertures de disques vinyle, etc.

Cette exposition originale se déroule au moment même où la guitare électrique connaît un essor sans précédent. Malgré la crise, ou peut-être même grâce à la crise, la

« gratte » reste une valeur sûre qui fait plus que jamais rêver jeunes et moins jeunes, toutes classes sociales confondues.

« Guitare et basse électrique sont de remarquables miroirs de la seconde moitié du siècle »

« Dans les musées de société, la période contemporaine s'arrête en 1950, rappelle Sylvie Douce de la Salle. Le Musée de Montluçon est le seul à traiter un sujet encore vivant, même si le manque de recul avec l'histoire fait courir le risque d'être piégés par des représentations, de donner une importance à un phé-

nomène qui n'en a pas, ou, au contraire, de passer à côté de quelque chose de fort. »

Malgré ce risque, chaque instrument présenté ici est chargé d'émotions musicales où la nostalgie joue un grand rôle. Pour Marc Touché, sociologue au CNRS en poste au Musée national des arts et traditions populaires, « la guitare et la basse électrique sont de remarquables miroirs de la seconde moitié du siècle ». Et ce spécialiste des musiques amplifiées rappelle que « chaque nouvelle génération de guitaristes s'ajoute à l'ancienne, les parents transmettant leur savoir-faire à leurs enfants. En ce sens, la guitare électrique est un véritable instrument populaire. »

Simple mais efficace, le parcours de l'exposition mise en scène par Eric Lesné s'articule autour de trente vitrines. Chacune aborde un thème majeur (histoire, technique, pratiques et styles musicaux, etc.). Le visiteur peut éga-

lement jouer lui-même quelques guitares et basses dans deux « cabines d'essayage » ou écouter à l'heure de l'apéritif un groupe de passage sur le site. La sélection des pièces a été faite par Klaus Blasquiz, chanteur du groupe Magma.

Grâce à de nombreux prêts de particuliers, la moisson d'instruments se révèle réellement impressionnante. Les nostalgiques des années 60 pourront admirer une guitare d'origine américaine Fender Stratocaster jouée en son temps par le Beatle George Harrison ou bien encore un modèle Esquire, toujours fabriqué par Fender, ayant appartenu à l'un des « guitar-heroes » du blues anglais, Jeff Beck. Dans le même esprit, on notera une guitare basse de marque Travis Bean au manche en aluminium, fabriquée pour Bill Wyman, bassiste des Rolling Stones.

Très présents sur la scène internationale, les luthiers français comme Vigier, Trussart, Leduc ou Dubreulle ne pouvaient être oubliés, tout comme les frères Jacobacci, à qui le musée consacre une vitrine entière. On peut y admirer une vingtaine de modèles, dont une basse électrique Solist à six cordes, datant de 1959 et fabriquée à dix exemplaires, ou une guitare *solid body* (sans caisse de résonance) construite pour le groupe Les Chats sauvages. Cette dernière se branche sur un amplificateur à tubes, également présenté, dont la taille ne dépassait pas alors celle d'un baril de lessive. On est encore loin des murs d'enceintes apparus quinze ans plus tard...

Au rayon de l'insolite, on note la présence d'une guitare-orgue électronique anglaise Vox, à mi-chemin de la guitare et du synthétiseur, et d'une guitare suédoise Hagstrom à haut-parleur incorporé dans la caisse. Dans le même esprit, le visiteur peut découvrir la série V-Line conçue par Vincent Berton. Le travail de ce jeune luthier, récemment disparu, s'apparente plus à la sculpture qu'à la lutherie traditionnelle. Selon l'inspiration, les caisses réalisées en matériau composite épousent la forme d'une épée, d'un buste de femme, etc. Rien à voir avec les grandes séries qui font l'essentiel de la production japonaise, coréenne ou américaine.

Le « clou » de l'exposition est incontestablement la présentation, dans ses moindres détails, poussière, odeurs et mégots compris, d'un authentique local de répétition d'une vingtaine de mètres carrés dans lequel jouait il y a moins d'un an encore le groupe punk Crocodyl Lindebeull,

originaire de la ville des Mureaux en banlieue parisienne. Instruments, équipements de sonorisation, réfrigérateur bourré de cannettes de bière, affiches, moquette, etc., ont été acquis tels quels par le Musée de Montluçon et font donc partie aujourd'hui du patrimoine national au même titre qu'une toile de maître ou qu'une commode Louis XV. Comme pour la découverte d'une

Les héroïnes de Fender et Gibson

Les guitares électriques ont séduit un grand nombre de designers, et ce depuis leur apparition à l'aube des années 20. Il faudra cependant attendre les années 50 pour que naissent les premiers modèles aux formes conçues en fonction des contraintes de la production en série de type industriel. Deux américains, Leo Fender et Les Paul, fondateur de la marque Gibson, créent en l'espace d'une dizaine d'années des modèles quasi mythiques dont le dessin n'a pratiquement pas évolué depuis une bonne trentaine d'années.

Si les formes n'ont pratiquement pas changé, il n'en est pas de même des matériaux utilisés pour la caisse et le manche. L'aluminium a connu son heure de gloire au cours des années 80. Également largement utilisés, la fibre de verre et le carbone permettent de réduire le poids de certaines guitares et autorisent la pratique du moulage. Autre exemple, le constructeur américain National a conçu il y a vingt ans des instruments en polyester au manche renforcé par une barre métallique. Des guitares au demeurant agréables à jouer et à la sonorité plutôt fine, et qui valent aujourd'hui de petites fortunes.

grotte ornée, une campagne photographique et un inventaire systématique ont été entrepris sur le site d'origine avant son transfert vers Montluçon.

Sur place, l'effet est saisissant : le groupe semble avoir déserté les lieux quelques instants seulement avant le début de la visite. L'ensemble constitue un témoignage très fort de la pratique instrumentale et du quotidien, plutôt dur, parfois glauque, d'une majorité de groupes musicaux en France. De quoi donner quelques remords aux élus locaux et, pourquoi pas, susciter des vocations.

Denis Fortier

Le dépit amoureux du cinéma et des arts plastiques

Rome/Arts. Venue de Los Angeles, une exposition questionne les rapports entre ces deux disciplines

LA CHAMBRE DES MIROIRS : ART ET FILM DEPUIS 1945. Palais des expositions, via Nazionale 194, Rome. Jusqu'au 1^{er} septembre. Tous les jours, sauf le mardi, de 10 heures à 21 heures.

Pendant un siècle entier, ils se sont regardés, côtoyés, affrontés. Quelquefois, ils ont travaillé ensemble, unis dans la recherche d'images qui puissent parler au public avec force et intensité. Parfois, l'un a imité l'autre ; souvent, ils se sont échangé des informations précieuses, qui leur ont permis de poursuivre leur démarche pour construire ensemble l'imaginaire des hommes du XX^e siècle.

De qui s'agit-il ? Du cinéma et des arts plastiques, le sujet principal de « La Chambre des miroirs : Art et film depuis 1945 », une intéressante exposition ouverte jusqu'au 1^{er} septembre au Palais des expositions de Rome. Conçue par l'Américain Kerry Brougher, commissaire au Musée d'art contemporain de Los Angeles (MoCA), elle est arrivée à Rome après un glorieux avènement dans la cité californienne, où elle a obtenu un grand succès critique et public. Dans la Ville éternelle, qu'on avait volontiers rebaptisée « Hollywood sur le Tibre » dans les années 60, l'exposition a été adaptée. On y remarque la présence accrue d'artistes italiens qui

ont traité sous différentes formes la question du rapport au cinéma. « La finalité principale de l'exposition, comme explique Kerry Brougher, est de tracer la ligne du dialogue entre les deux formes d'art depuis la deuxième guerre mondiale. » Pour montrer le lien profond qui unit l'écran à la toile, la pellicule et le pinceau, il cite une célèbre phrase de Godard : « L'art n'est pas l'image qui se reflète dans la réalité, mais c'est la réalité du même reflet. »

Cette démarche explique le profil assez conceptuel (et parfois même un peu trop obscur pour le grand public) d'une exposition qui prend la forme d'un parcours divisé en trois sections. Il commence avec la crise du cinéma de l'après-guerre, quand le mythe hollywoodien reçoit de plein fouet les critiques des artistes américains. Les photos rigoureuses de Diane Arbus mettent l'accent sur la fin du star system ; les sculptures de Bruce Conner, assemblages d'objets divers, sont conçues comme le seraient les scénarios des grands personnages du cinéma de l'âge d'or – ainsi de Mae West. Les tableaux de l'artiste italien Mimmo Rotella, réalisés par la technique du décollage, ressemblent à des affiches qu'on aurait abîmées et superposées.

La fin du cinéma est une idée partagée par certains cinéastes, comme Billy Wilder, Federico Fel-

lini ou Robert Aldrich, qui expriment dans leurs films une forte inquiétude sur le futur. La confrontation entre peinture et cinéma est soulignée par une confrontation d'œuvres assez particulières. Peinture, sculpture, vidéos et films sont présentés tous ensemble, sans ordre ni ligne de démarcation, et ce chaos d'images rend l'exposition dynamique et mouvementée.

MONTRER L'INFINI

La section suivante est centrée sur la réduction du langage cinématographique, qui domine les recherches des réalisateurs à partir des années 60. « Tes tableaux sont comme mes films : ils parlent précisément du rien », disait Antonioni à Rothko en 1962. Au même moment, Andy Warhol essaie de rendre à l'image dynamique du cinéma l'idée de la fixité du tableau avec *Empire* (1964), une pellicule qui montre à l'infini l'immobilité de l'Empire State Building. C'est avec Warhol que les arts plastiques commencent un dialogue ouvert avec le cinéma, documenté par des installations d'artistes et de cinéastes du monde entier.

Les œuvres abondent. L'artiste italien Fabio Mauri projette les images des films de Pasolini sur différents objets de la vie quotidienne : une chemise blanche appuyée sur une chaise, une balance, un seau rempli d'eau, un

ventilateur. Le Brésilien Helio Oiticica fait le contraire : il transforme une salle de cinéma en galerie d'art, où le public devient personnage.

Plus loin, on verra *Le Silence*, œuvre de Joseph Beuys, les tableaux de Mario Schifano, visiblement inspirés par le cinéma américain des années 60, ou encore les installations de Peter Kubelka, composées de morceaux de pellicule présentés comme de poétiques « jeux de lumière ». La même originalité est visible dans les recherches des cinéastes underground comme Michael Snow et Tony Conrad, qui ont réduit le langage du cinéma au minimum.

La dernière section illustre la nostalgie du cinéma vue par certains artistes des années 80, qui ont interprété sa fragmentation jusqu'à décrire son absence. Cindy Shearman et John Baldessari s'intéressent à la photographie comme substitution du cinéma ; par contre, Douglas Gordon ou Judith Barry évoquent la grandeur du cinéma avec leurs grandes installations nostalgiques. Mais l'apogée de l'exposition se trouve sans doute dans les photographies du Japonais Hiroshi Sugimoto, qui représentent des salles de cinéma du monde entier, des écrans blancs et vides, sublime métaphore d'un art qui se cherche un futur neuf.

Ludovico Pratesi

Blueberry « Ombres sur Tombstone »

par Giraud

● **Résumé.** – Suite du récit de Blueberry : les Indiens attaquent la diligence. Blueberry, à peine sorti de la guerre civile, ne se résout pas à leur tirer dessus. De leur côté, les Apaches gardent leurs distances.

